

L'ÉDITO :

Dans ce bulletin d'été, je voudrais remercier tous ceux qui sont venus prier cette année dans l'église de Saintines et qui ont parfois dû affronter les rigoureuses conditions hivernales. Cela ne nous a pas empêchés de célébrer cette année trois baptêmes, des offices de Carême et toute la Pascalie : merci aux choristes pour leurs efforts, à tous ceux qui servent et décorent l'église et à ceux qui apportent les agapes.

Le 19 juillet prochain, nous célébrerons le mariage de Sylvain et d'Hélène et le 20 juillet nous fêterons les néomartyrs de Paris : Dimitri, Marie, Georges et Élie protecteurs de notre communauté. Vous êtes cordialement invités.

Il y a eu aussi deux décès parmi les proches de

notre communauté, Joseph et Arnaud : que le Seigneur les accueille dans son Royaume. Nos prières les accompagnent ainsi que leurs familles.

Vous trouverez dans ce bulletin, deux homélies sur le mariage, le sens et le rôle de la prière pour les défunts et une réflexion sur ce qu'est l'Église au sens Orthodoxe. Je vous renvoie aux excellents [Feuillets Saint-Jean](#) dont le dernier numéro parle des Grandes Fêtes de l'été.

En dernière page, vous trouverez quelques photos des événements de cette année. Bonnes vacances à tous et que le Seigneur vous bénisse !

Père Nicolas

Renseignements complémentaires : contactez père Nicolas (nicolas_k@club-internet.fr 03 44 39 75 71).

Le mariage

Père Alexandre Eltchaninoff (1881 – 1934)

Mariage ou monachisme

Il y a la voie du mariage et la voie monastique. La troisième, la voie de la virginité dans le monde, très dangereuse et trompeuse, n'est pas à la portée de tout le monde. De plus, elle présente même un danger pour l'entourage : la virginité a un rayonnement et une beauté, un « charme », qui, lorsqu'elle est dénuée d'une signification immédiatement religieuse, peuvent éveiller en autrui des sentiments malheureux.

Le mariage transforme

Le mariage est une initiation, un mystère. Par lui s'opère un changement total de l'homme, une dilatation de sa personne. Il acquiert des yeux neufs et un sentiment nouveau de la vie, il naît au monde avec une plénitude nouvelle.

Mais l'individualisme de notre époque introduit dans le mariage des difficultés particulières. Afin de les surmonter, il faut que le couple fasse un effort conscient pour construire son mariage, pour en faire « un cheminement devant la face de Dieu » (seule l'Église résout réellement et à fond tous les problèmes). De plus – c'est, semble-t-il, le plus simple, mais aussi le plus difficile –, il faut que chacun soit déterminé à occuper sa place : que la femme se mette humblement à la seconde place et que le mari prenne sur lui le poids et la responsabilité du commandement. Pourvu qu'il y ait cette détermination et ce désir, Dieu viendra toujours en aide aux époux sur cette voie difficile, sur cette voie du martyre (l'hymne « aux saints martyrs » est chantée au cours de la cérémonie du mariage), qui est aussi une voie bienheureuse.

Le mariage, amour charnel, est un très grand sacrement et mystère. À travers lui s'accomplit la plus réelle et en même temps la plus mystérieuse de toutes les formes possibles de relations humaines. Et, qualitativement, le mariage nous permet de dépasser toutes les règles normales de la relation humaine et

de nous engager dans le domaine du miraculeux, du surhumain.

Par l'amour charnel, en plus de sa valeur intrinsèque, Dieu a accordé au monde de participer à son omnipotence ; lorsque l'homme crée l'homme, une nouvelle âme commence son existence.

La pleine dimension de la vie

On ne s'engage profondément dans la texture du monde qu'à travers sa famille.

Ni l'homme ni, a fortiori, la femme n'ont dans le mariage un pouvoir absolu l'un sur l'autre. S'opposer par la violence à la volonté de l'autre, fût-ce par amour, c'est tuer l'amour ; le problème, alors, est de savoir s'il faut se soumettre à cette violence, puisqu'elle présente en elle-même un danger pour ce que nous avons de plus précieux ? L'échec d'un nombre infini de mariages vient du fait que chaque partenaire se considère comme le propriétaire de celui qu'il aime. De là presque toutes les difficultés du mariage. La plus grande sagesse, c'est de laisser une entière liberté à celui que l'on aime. Notre mariage terrestre est à l'image du mariage céleste, du Christ et de l'Église, où la liberté est totale.

Combien l'existence de la jeune fille est triste et incomplète, et quelle plénitude dans la vie de la femme ! Aucune idylle ne peut remplacer le mariage. Les amants apparaissent dans toute leur splendeur et leur éclat, cependant ils ne sont pas eux-mêmes. Ils baignent dans une réalité illusoire et parée, et leur vie devient immanquablement une suite de poses, tout innocentes et pardonnables qu'elles soient.

Il n'y a que dans le mariage que l'on puisse connaître un être humain pleinement. Le mariage est un miracle qui permet de sentir, de toucher, de voir une personne étrangère d'une façon aussi merveilleuse et unique que celle dont les mystiques connaissent Dieu. Voilà pourquoi avant le mariage, l'homme glisse au-dessus de la vie et l'observe du dehors, tandis que dans le mariage il s'enfonce dans

la vie, y pénétrant à travers la personne de l'autre. Cette jouissance de la connaissance véritable et de la vie véritable nous donne ce sentiment de plénitude parfaite et de satisfaction qui nous rend plus riches et plus sages.

Les enfants

Et cette plénitude s'approfondit encore quand, de deux êtres apaisés et fondus ensemble, sort un troisième, l'enfant.

Mais là surgissent d'insurmontables difficultés. Au lieu d'une plénitude plus complexe apparaissent généralement l'incompréhension mutuelle, les protestations, et puis ce troisième être en vient presque inévitablement à se séparer de ses parents. Le couple ne peut devenir trinité parfaite. Comment cela se passe-t-il ? Est-ce inévitable ? Peut-on faire en sorte qu'il n'en soit pas ainsi ? Celui que nous avons procréé est pourtant une partie de nous-mêmes, notre corps, notre sang, notre âme. Dans l'enfant, nous reconnaissons nos habitudes, nos penchants ; d'où viennent alors le désaccord et la rupture ? Je pense qu'un couple parfait donnera naissance à un enfant parfait et qu'il continuera de se développer selon les lois de la perfection. Mais si, dans un couple marié, il existe un désaccord insurmonté, une contradiction, l'enfant sera le fils de cette contradiction et la prolongera. Si nous n'avons mis fin à notre antagonisme qu'extérieurement, et si nous ne l'avons pas vaincu en nous élevant à un degré supérieur, il se répercutera sur notre enfant.

Autre explication : l'enfant reçoit de nous un corps et une âme, mais aussi il a, et c'est le plus important, une personnalité unique et irremplaçable, avec son propre cheminement dans la vie.

Dans l'éducation des enfants, l'essentiel est qu'ils voient leurs parents vivre d'une vie intérieure profonde.

Les problèmes familiaux

Philosophie des disputes de ménage : souvent les disputes viennent de ce que le mari accepte difficilement les reproches de sa femme, même si ces reproches sont justifiés (amour propre). Il faut

découvrir les raisons de ces reproches. Souvent ils viennent du désir de la femme de voir son mari meilleur qu'il n'est en réalité, de sa trop grande exigence, c'est-à-dire d'une sorte d'idéalisation. Dans ce cas, la femme devient la conscience de son mari, et c'est ainsi qu'il faut prendre ses reproches. L'homme, particulièrement dans le mariage, a tendance à se laisser aller, à se contenter de données empiriques. La femme le tire de cette quiétude et attend plus de lui. En ce sens, les heurts familiaux, tout étrange que cela puisse paraître, portent en eux la preuve que le mariage est accompli, et pas seulement projeté. Dans cet être humain nouveau, formé de la fusion des deux, la femme joue le rôle de la conscience.

C'est pourquoi les querelles entre proches sont parfois même utiles : dans le feu de la dispute se consomment les déchets des ressentiments et des malentendus accumulés parfois de longue date. Une explication et une confession mutuelles laissent un sentiment de totale clarté et de sérénité. Tout est mis en lumière, rien ne pèse plus. Les facultés supérieures de l'âme se délient et on en arrive à dire des choses étonnantes, unis pleinement en âme et en pensée.

L'amour est une fête

Dans le mariage, la joie de la noce doit se prolonger toute la vie. Chaque jour doit être une fête, chaque jour le mari et la femme doivent être neufs et inhabituels l'un pour l'autre. La seule façon d'y parvenir, c'est que chacun approfondisse sa vie spirituelle et soit exigeant vis-à-vis de lui-même.

L'amour seul est si précieux dans le mariage, le perdre serait si terrible, et pourtant il disparaît parfois pour si peu qu'il est indispensable de tendre toutes ses forces et toutes ses pensées pour le préserver (et préserver ainsi ce qui est de Dieu). Tout le reste viendra de lui-même.

Ordonné prêtre en 1926 en France, le P. Alexandre Eltchaninoff fut un directeur spirituel remarquable, particulièrement aimé des jeunes. Son journal intime fut publié après sa mort par sa veuve Tamara Eltchaninoff. Les citations sont tirées de l'édition française publiée par l'Abbaye de Bellefontaine, coll. Spiritualité orientale et vie monastique, sous le titre Ecrits spirituels – 1979.

Homélie sur le mariage

*Saint Jean Chrysostome
Homélie XX sur l'épître aux Éphésiens
(Extraits)*

Le sens de l'amour

« Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église (Eph 5, 25) ». Vous avez entendu quelle complète soumission il prescrit : vous avez approuvé et admiré Paul comme un homme supérieur et spirituel, pour avoir resserré ainsi notre société. Écoutez maintenant, hommes, ce qu'il exige de vous ; il recourt encore au même exemple « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église ». Vous avez vu jusqu'où doit aller l'obéissance : écoutez maintenant jusqu'où doit aller la tendresse. Tu veux

que ta femme t'obéisse, comme l'Église au Christ ? Veille donc sur elle comme le Christ sur l'Église : Fallût-il donner ta vie pour elle, être déchiré mille fois, tout souffrir, tout endurer, ne recule devant rien : quand tu aurais fait tout cela, tu n'aurais encore rien fait de comparable à ce qu'a fait le Christ ... Car avant de te dévouer pour ta femme, tu es uni à elle : tandis que le Christ s'est immolé pour ceux qui le haïssaient et l'avaient en aversion. Fais donc pour ta femme ce qu'il a fait pour ce peuple qui le haïssait, l'abhorrait, le méprisait, l'insultait ; sans menaces, sans injures,

sans terreur, par l'unique instrument de son infinie sollicitude, il a amené son Église à ses pieds. De même, quand bien même ta femme ne te témoignerait que dédain, mépris, insolence, il ne tient qu'à toi de la ramener à tes pieds à force de bonté, d'amour, de tendresse. Car il n'y a pas d'attache plus forte, principalement entre homme et femme. Par la crainte on peut lier les mains à un serviteur, et encore ne tardera-t-il pas à s'échapper : mais la compagne de ta vie, la mère de tes enfants, la source de tout ton bonheur, ce n'est point par la crainte, par les menaces qu'il faut l'enchaîner, mais par l'amour et l'affection. Qu'est-ce qu'un ménage où la femme tremble devant le mari ? Quelle joie y a-t-il pour l'époux, quand il vit avec son épouse comme avec une esclave, et non comme avec une femme libre ? Quand bien même vous auriez souffert quelque chose pour elle, ne le lui reprochez pas : suivez en cela même l'exemple du Christ ...

Le Christ aime encore plus

« Il s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant (Eph 5, 26) ». Elle était donc impure, laide, vile, repoussante. Quelque femme que vous épousiez, elle ne ressemblera jamais à ce qu'était l'Église quand le Christ l'épousa ; il n'y aura jamais entre vous la distance qui séparait le Christ de l'Église : néanmoins le Christ ne prit point en horreur, en aversion cette effrayante laideur. Voulez-vous savoir jusqu'où allait cette difformité ? Écoutez Paul qui vous dit : « Vous étiez autrefois ténèbres ». (Eph 5, 8) Vous voyez si elle était noire : quoi de plus noir que les ténèbres ? Voyez maintenant son impudence : « Vivant dans la méchanceté et l'envie ». (Tite 3, 3) Et encore son impureté : « Indociles, insensés ». Que dis-je ? Elle était folle, elle blasphémait : néanmoins le Christ s'est livré pour cette épouse difforme comme si elle avait été la plus belle, la plus chérie, la plus admirable des femmes. C'est ce qui faisait dire à Paul étonné : « Certes, à peine quelqu'un mourrait-il pour un juste ». (Rom 5, 7.) Et encore : « Si, lorsque nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous ». (Ibid. 8, 9.) Le mariage accompli, il la pare, il la lave, il ne répugne pas à de pareils soins.

Qu'est-ce que la vraie beauté ?

« Afin de la sanctifier, en la purifiant parle baptême d'eau, par la parole ; pour la faire paraître devant lui une église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais pour qu'elle soit sainte et immaculée (Eph 5, 26-27) ». Par le baptême, il lave son, impureté. « Par la parole », ajoute-t-il : quelle parole ? Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Et il ne se borne pas à la parer, il la rend glorieuse : « N'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable ». Recherchons donc, nous aussi, cette beauté, et nous pourrions en devenir les créateurs. Ne demandez pas à votre femme ce qui n'est point son fait. Ne voyez-vous pas que l'Église doit tout au Seigneur : c'est par lui qu'elle est devenue glorieuse, par lui qu'elle a été faite immaculée. Que la laideur de votre femme ne soit pas pour vous un motif d'aversion. Écoutez plutôt l'Écriture : Petite est

l'abeille parmi les êtres ailés, et son miel surpasse toutes les douceurs » (Eccl 11, 3). Votre femme est un ouvrage de Dieu ; lui manquer, c'est manquer à son auteur : l'injure n'est pas pour elle. Ne la louez pas de sa beauté : louer, haïr, aimer pour ce motif, tout cela part d'une âme dérégulée. Recherchez la beauté de l'âme imitez l'époux de l'Église. La beauté physique est une source intarissable d'orgueil et de vanité : elle provoque la jalousie, les soupçons outrageants. Mais elle a des attraits ? Oui, pour un mois ou deux, pour un an tout au plus : après quoi c'est fini, et l'admiration s'émousse par l'habitude, tandis que les maux engendrés par la beauté subsistent, je veux dire, l'orgueil, la vanité, la hauteur. Mais il n'en est pas de même pour les attraits d'un autre genre : l'amour légitime qu'ils inspirent subsiste dans sa vivacité, comme attaché à la beauté de l'âme, et non à celle du corps. Qu'y a-t-il de comparable au ciel, dites-moi, de comparable aux astres ? Quelque corps que vous me citiez, il a moins de blancheur : vous ne me montrerez pas d'yeux qui aient un pareil éclat. Quand ces objets parurent, les anges furent saisis d'admiration ; cette admiration, nous l'éprouvons aussi maintenant, mais non pas comme à l'origine. Tel est l'effet de l'habitude : elle émousse l'admiration, à plus forte raison, quand il s'agit d'une femme. De plus., survient-il une maladie, voilà tout le charme envolé. Cherchons dans une femme la bonté, la modération, la douceur : tels sont les signes de la vraie beauté ; quant aux attraits du corps, ne nous en inquiétons pas, et ne cherchons pas querelle à notre femme à propos de choses qui ne dépendent point d'elle : lui chercher querelle, ce, serait de l'impudence ; mais de plus, n'éprouvons ni peine ni chagrin à ce propos. Combien d'hommes unis à de belles femmes ont péri misérablement ! Combien, dans d'autres conditions, ont poussé jusqu'à l'extrême vieillesse une vie constamment heureuse ! Nettoyons les taches de l'âme, effaçons les rides intérieures, guérissions les imperfections morales. C'est ce genre de beauté que Dieu recherche : rendons notre femme belle au gré de Dieu, et non pas au nôtre ...

L'argent corrompt

Soyons indifférents à la fortune, à la noblesse mondaine, ne nous soucions que de la noblesse de l'âme : que nul ne compte sur sa femme pour l'enrichir : ce sont là des richesses honteuses et mal acquises ; ne songez point à la fortune en vous mariant. Il est écrit : « Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation, dans les convoitises insensées et funestes, dans les pièges, la perte et la ruine » (I Tim 6, 9). Ne demandez donc point une grande fortune, et vous trouverez tout le reste facilement. Qui est-ce, dites-moi, qui laissera l'essentiel pour s'occuper de choses d'un moindre intérêt ? Hélas ! combien de fois cela nous arrive ! Avons-nous un fils ? nous ne nous occupons pas d'en faire un honnête homme ; mais de lui procurer un riche mariage : nous ne tenons pas à le bien élever, mais à le bien pourvoir ; si nous faisons un métier, nous ne songeons point à le faire honnêtement, mais

à le rendre lucratif; l'argent est tout : et si la corruption est partout, la faute en est à cette passion qui nous possède.

Rient ne peut-être mieux ...

« Que chacun de vous donc aime sa femme comme lui-même ; mais que la femme craigne son mari » (Eph 5, 33). Oui, c'est un mystère, un grand mystère, qu'on oublie son père, l'auteur de ses jours, celui par qui on a été élevé, celle par qui on a été enfanté dans la souffrance, ceux à qui l'on doit tant, et à qui l'on est attaché par un commerce journalier, pour s'unir à une femme que l'on n'a jamais vue, avec laquelle on n'a rien de commun, et de la préférer à tout. Oui, c'est bien un mystère. Et cela ne cause aucune peine aux parents c'est le contraire qui leur en cause : il faut qu'ils se mettent en frais, en dépense, et néanmoins ils se réjouissent. Oui, c'est un grand mystère, qui enveloppe une sagesse ineffable. Dès longtemps Moïse l'avait prophétisé : et voici que Paul, à son tour, s'écrit : « Dans le Christ et dans l'Église ». D'ailleurs, cela n'est pas dit seulement en vue du Christ, mais encore en vue de la femme, afin que le mari en ait soin comme de sa propre chair, comme le Christ a soin de l'Église. « Mais que la femme craigne son mari ». Ce n'est pas seulement la tendresse qu'il recommande : il veut encore « Que la femme craigne son mari ». La femme est une puissance subordonnée. Qu'elle ne réclame donc point l'égalité : elle est au-dessous du chef. Et que d'autre part le mari ne méprise point en elle sa sujette : elle est le corps ; et si le chef vient à mépriser le corps, il se perd lui-même. Qu'il fasse donc de la tendresse un contrepoids à l'obéissance. Que tous deux soient, en effet, comme le chef et le corps ; celui-ci prêtant à l'autre, pour son service, les mains, les pieds, tous les autres membres : celui-là veillant sur le précédent, et concentrant en soi tout le sentiment. Rien de supérieur à une pareille union.

Le remariage – une concession

Mais que vont dire ceux qui convolent en secondes noces ? Je ne dis pas cela pour les condamner : à Dieu ne plaise ! puisque l'apôtre les absout : je condescends au contraire à leur faiblesse.

La petite église

Pourvoyez à tous les besoins de votre femme, ne négligez rien pour ses intérêts, n'épargnez pas votre peine : c'est un devoir impérieux. Paul, ici, ne juge pas à propos d'invoquer des exemples mondains, comme il fait souvent. Celui du Christ est assez grand, assez frappant pour lui suffire surtout en ce qui concerne la soumission. « Il laissera son père et sa mère ». Voilà qui est emprunté au monde. Mais il ne dit pas et habitera avec elle, il dit : « S'attachera à elle », marquant par là une complète union, une vive tendresse. Et il ne s'en tient pas là par ce qu'il ajoute, il représente la soumission sous de telles couleurs, que les deux ne paraissent plus qu'un. Il ne dit pas : en esprit ; il ne dit pas : en âme. C'est chose évidente, et possible à chacun ; il dit : de telle façon qu'ils ne forment qu'une chair. La femme est elle-même une

puissance investie d'autorité et d'égalité en beaucoup de choses ; néanmoins, l'homme a toujours une supériorité. Voilà la principale sauvegarde du ménage. Car si l'homme a reçu le rôle du Christ, ce n'est pas seulement pour aimer, mais encore pour instruire : « Afin qu'elle soit sainte et immaculée » ; tandis que ces mots : « Chair », « Il s'attachera », regardent l'obligation d'aimer. En effet, si vous savez rendre votre femme sainte et immaculée, tout le reste s'ensuit. Cherchez les choses de Dieu, et les choses humaines vous viendront d'elles-mêmes. Faites l'éducation de votre femme ; c'est par là que l'union s'établit dans le ménage. Écoutez plutôt ce que dit Paul : « Si elles veulent savoir quelque chose, qu'elles interrogent à la maison leurs propres maris ». (I Cor 14, 35.) Si nous administrons ainsi nos maisons, nous nous rendrons aptes à diriger aussi l'Église : car le ménage est une petite Église. C'est par là que maris et femmes peuvent surpasser tout le monde en vertu.

« À moi » : une expression maudite

Veux-tu donner un repas, un festin ? Au lieu d'inviter quelque libertin sans vergogne, va chercher un saint pauvre en état de bénir votre maison, d'y apporter, en entrant, la bénédiction de Dieu, et invite-le. Faut-il ajouter encore quelque chose ? Qu'aucun de vous, mes bien-aimés, n'ambitionne de se marier avec une femme plus riche que lui : mieux vaudrait la choisir plus pauvre. Une femme riche vous apportera moins de jouissances par sa fortune que d'ennui par ses exigences, ses prétentions, ses grandes dépenses, ses paroles hautaines et méprisantes. Elle dira peut-être je n'use rien qui soit à toi, je m'habille à mes dépens et sur les revenus qui me viennent de ma famille. Que dis-tu là ? Tu t'habilles à tes dépens ? Quelle folie ! Ton corps ne t'appartient plus : et tu t'appropries les biens ! Une fois mariés, l'homme et la femme ne font plus qu'un, et vous auriez non pas une fortune commune, mais deux fortunes distinctes ! O fatal amour de l'argent ! Vous n'êtes qu'un même être, une même vie, et vous parlez encore du tien et du mien ! Parole exécrationnelle et criminelle, inventée par l'enfer ! Dieu nous a rendus communes des choses plus nécessaires que les richesses ; il n'est pas permis de dire : la lumière est à moi ; le soleil est à moi ; l'eau est à moi ; les biens les plus importants nous sont communs ; l'argent seul ne le serait pas entre deux époux ! Périssent mille fois l'argent, ou plutôt, non : mais périssent cet attachement à l'argent, qui ne sait pas en user, et qui l'estime au-dessus de tout ! Apprends ces choses-là, avec le reste, à ta femme : mais avec une grande bonté. L'exhortation à la vertu a par elle-même quelque chose de trop sévère, surtout si elle s'adresse à une jeune personne délicate et timide. Quand donc tu t'entretiendras avec elle de notre philosophie, mets-y beaucoup de grâces, et cherche principalement à arracher de son âme le tien et le mien. Si elle dit : ceci est à moi, réponds aussitôt : que réclames-tu comme étant à toi ? Je l'ignore : car, pour moi, je n'ai rien en propre ; et ce n'est pas telle ou telle chose,

c'est tout ce qui t'appartient. Passe-lui donc cette parole. Ne vois-tu pas comme on fait avec les petits enfants ? Quand un enfant nous a pris un objet de la main, et veut en avoir encore un autre, nous les lui abandonnons tous les deux, et nous disons : Oui, cela est à toi, et cela aussi. Faisons de même pour la femme, car c'est une âme d'enfant. Si elle dit : ceci est à moi, dis-lui : Oui, tout est à toi, et moi aussi, tout le premier, je suis à toi. Et ce ne sera pas flatterie, mais sagesse. Ainsi, tu pourras tour à tour apaiser sa fougue, et guérir son abattement. Il y a flatterie, quand on s'abaisse dans une intention coupable : ici au contraire, il n'y a qu'une grande sagesse. Dis donc à ta femme : Et moi aussi, je suis à toi, ma chère fille ; c'est le précepte que m'adresse Paul en disant : « Le mari n'est pas maître de son propre corps, mais c'est l'épouse ». (I Cor. 7, 4.) Si je ne suis plus maître de mon corps, s'il t'appartient, à plus forte raison en est-il ainsi de l'argent. Par un tel langage, vous la calmez, vous éteignez son courroux, vous faites honte au diable : enchaînée par ces paroles, votre femme devient plus soumise qu'une esclave achetée à prix d'argent. Apprenez-lui donc par vos discours à ne plus employer ces mots de Tien et de Mien.

Enseigner l'amour

Jamais ne l'appellez par son nom tout court : flattez-la, marquez-lui des égards, une affection profonde. Honorez-la, et elle ne désirera pas d'autres hommages : la gloire extérieure aura peu de prix à ses

yeux, si vous la glorifiez vous-même. Mettez-la au-dessus de tout en toute chose, en beauté, en intelligence ; et vantez-la. Par là vous l'amènerez à ne faire aucune attention aux étrangers, à dédaigner tout ce qui n'est pas vous-même. Enseignez-lui la crainte de Dieu : tout le reste s'ensuivra en abondance, et les prospérités rempliront votre demeure. Si nous cherchons les biens éternels, les biens périssables ne nous feront pas défaut : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît ». (Mt 6, 33.) Que devront être les enfants issus de parents aussi vertueux ; les esclaves attachés au service de tels maîtres ; enfin, tout ce qui les approche ! Toutes ces personnes ne seront-elles pas, elles aussi, comblées de prospérités de tout genre ? En général, les serviteurs se modèlent sur leurs maîtres, affectent leurs passions, aiment ce qu'ils leur ont appris à aimer, parlent comme eux, vivent comme eux. Si nous travaillons à nous modeler ainsi nous-mêmes, les yeux fixés sur les Écritures, elles nous donneront les leçons les plus instructives : par là, nous pourrions plaire au Seigneur, passer vertueusement toute la vie présente, et obtenir enfin les biens promis à ceux qui aiment Dieu desquels puissions-nous tous être jugés dignes, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prier pour les défunts

La prière pour les défunts est plus qu'une pratique du chrétien pieux, c'est en fait un devoir de la vie chrétienne. Dieu est Amour (1 Jn 4,8) et la vie chrétienne doit elle aussi être amour : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même (Lc 10, 27, reprenant Dt 6,5 et Lv 19,18). Le prochain, nous enseigne Jésus dans la parabole du bon Samaritain, ce n'est pas seulement notre frère, mais aussi l'étranger : tous sont nos frères et nos sœurs, créés comme nous à l'image et à la ressemblance (Gn1,26). La Communion des Saints doit être la communion de tous et de chacun, depuis le premier homme jusqu'au dernier, dans l'amour, un amour qui nous incite à offrir ensemble louange et action de grâces à Dieu et à nous aider mutuellement à progresser vers la plénitude de cet amour dans le Christ à la fin des temps. La prière pour les défunts nous unit à ceux qui sont passés avant nous dans cet acte d'amour qui ne cesse pas à la mort, qui ne cessera jamais : La charité ne passe jamais... La foi, l'espérance et la charité demeurent toutes trois, mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité (1 Co 13,8,13).

Dès la fondation de l'Église, les chrétiens priaient pour les défunts. Dans les récits les plus anciens des martyrs, on trouve des références aux prières offertes pour ceux qui avaient été martyrisés, afin que leur

soit accordé le repos éternel. Une des prières les plus antiques de l'Église à Rome est justement l'invocation : « Accorde-leur, Seigneur, le repos éternel et fais briller sur eux la lumière sans crépuscule ».

Dans quel but précisément l'Église prie-t-elle pour les défunts – qu'est-ce qu'elle espère obtenir pour eux ? Cette question soulève celle du sort des âmes des défunts après la mort, question difficile sur laquelle les chrétiens sont loin d'être unanimes. Pour les uns, il existe un « lieu » intermédiaire entre le Royaume de Dieu et l'enfer, lieu appelé le « purgatoire », là où les âmes de ceux qui ne sont pas entièrement saints sont purifiées avant de pouvoir être admises au Royaume de Dieu. Pour d'autres, le sort éternel des défunts est fixé définitivement au moment de leur décès, en fonction de leur état spirituel à ce moment-là. La tradition des Pères, celle de l'Église orthodoxe, tout en acceptant que les défunts ne puissent rien pour eux-mêmes – le repentir n'est pas possible dans l'autre monde, s'il n'a pas été fait dans ce monde –, souligne l'importance de la prière de l'Église pour les défunts, et la conviction que cette prière est efficace d'une façon qu'on ne peut définir ou préciser.

Certaines confessions issues de la Réforme protestante en Occident ne prient pas pour les

défunts. On croit que le sort éternel du défunt est fixé définitivement au moment de son décès que ni le défunt lui-même, ni les vivants ne peuvent rien faire après le décès pour changer ou influencer son statut dans l'au-delà. Comme preuve de cette doctrine, on cite par exemple la parabole de Lazare et du mauvais riche dans Luc 16 (19-31), en particulier les versets où Abraham dit au riche dans les tourments de l'enfer : Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et Lazare pareillement ses maux ; maintenant donc il trouve ici consolation, et toi, tu es à la torture. Ce n'est pas tout : entre vous et nous a été fixé un grand abîme, pour que ceux qui voudraient passer d'ici chez vous ne le puissent, et qu'on ne traverse pas non plus de là-bas chez nous (Lc 16,25-26). On cite aussi le verset de l'Épître aux Hébreux : et comme les hommes ne meurent qu'une seule fois, après quoi il y a un jugement (He 9,27).

Pour la plupart des Protestants, seule l'Écriture sainte a une valeur en matière de foi, alors que l'Église orthodoxe reconnaît la Sainte Tradition comme source de la foi. Si la prière pour les défunts est fondée surtout dans la tradition de l'Église, tradition qui suit la pratique juive, elle n'est pas sans fondements bibliques. Le deuxième livre des Maccabées (livre « deutérocanonique » non accepté par les Protestants), raconte que Judas, chef des Maccabées, avait ordonné des prières et des sacrifices pour les soldats juifs tués lors d'un combat :

Judas, ayant ensuite rallié son armée, se rendit à la ville d'Odollam et, le septième jour de la semaine survenant, ils se purifièrent selon la coutume et célébrèrent le sabbat en ce lieu. Le jour suivant, on vint trouver Judas, au temps où la nécessité s'en imposait pour relever les corps de ceux qui avaient succombé et les inhumer avec leurs proches dans le tombeau de leurs pères. Or ils trouvèrent sous la tunique de chacun des morts des objets consacrés aux idoles de Iamnia et que la Loi interdit aux Juifs. Il fut donc évident pour tous que cela avait été la cause de leur mort. Tous donc, ayant béni la conduite du Seigneur, juge équitable qui rend manifestes les choses cachées, se mirent en prière pour demander que le péché commis fût entièrement pardonné, puis le valeureux Judas exhorta la troupe à se garder pure de tout péché, ayant sous les yeux ce qui était arrivé à cause de la faute de ceux qui étaient tombés. Puis, ayant fait une collecte d'environ 2.000 drachmes, il l'envoya à Jérusalem afin qu'on offrît un sacrifice pour le péché, agissant fort bien et noblement d'après le concept de la résurrection. Car, s'il n'avait pas espéré que les soldats tombés dussent ressusciter, il était superflu et sot de prier pour les morts, et s'il envisageait qu'une très belle récompense est réservée à ceux qui s'endorment dans la piété, c'était là une pensée sainte et pieuse. Voilà pourquoi il fit faire ce sacrifice expiatoire pour les morts, afin qu'ils fussent délivrés de leur péché (2 Maccabées 12, 38-46).

Ce passage exprime, pour la première fois dans les écrits juifs, la conviction que la prière et le sacrifice expiatoire des vivants sont efficaces pour la

rémission des péchés des défunts, tout en affirmant la certitude de la résurrection.

Un autre passage dans ce même livre parle de la prière d'intercession des saints défunts, en l'occurrence l'ancien grand prêtre Onias et le prophète Jérémie, pour les vivants :

Ayant armé chacun d'eux moins de la sécurité que donnent les boucliers et les lances que de l'assurance fondée sur les bonnes paroles, il [Judas Maccabée] leur raconta un songe digne de foi, une sorte de vision, qui les réjouit tous. Voici le spectacle qui lui avait été offert : l'ex-grand prêtre Onias, cet homme de bien, d'un abord modeste et de mœurs douces, distingué dans son langage et adonné dès l'enfance à toutes les pratiques de la vertu, Onias étendait les mains et priait pour toute la communauté des Juifs. Ensuite avait apparu à Judas, de la même manière, un homme remarquable par ses cheveux blancs et par sa dignité, revêtu d'une prodigieuse et souveraine majesté. Prenant la parole, Onias disait : « \$1 » Puis Jérémie, avançant la main droite, donnait à Judas une épée d'or et prononçait ces paroles en la lui remettant : « Prends ce glaive saint, il est un don de Dieu, avec lui tu briseras les ennemis. » (2 Maccabées 15 :11-16)

Aussi, le verset de l'Épître aux Hébreux 9, 27, déjà cité (Et comme les hommes ne meurent qu'une seule fois, après quoi il y a un jugement) ne peut pas être compris indépendamment du verset suivant, qui se lit : Le Christ, après s'être offert une seule fois pour enlever les péchés d'un grand nombre, apparaîtra une seconde fois, – hors du péché, – à ceux qui l'attendent pour leur donner le salut (He 9,28). Ceux qui attendent le Christ sont non seulement les vivants, mais aussi les morts, dont le destin éternel ne serait fixé définitivement qu'au deuxième avènement du Christ, ou le Jugement dernier. L'Église orthodoxe emploie cette réflexion pour prier pour le repos de ceux qui sont endormis, jusqu'à l'avènement du Christ.

La prière pour les défunts est à la notion d'une « purification » nécessaire des âmes des défunts après le premier « jugement particulier » et le retour du Christ à la fin des temps et le jugement dernier. Dans la tradition de l'Église romaine cette idée de purification a mené à la doctrine du « purgatoire », un lieu où séjournent les âmes de ceux qui ne sont pas suffisamment purs pour être admis immédiatement à la béatitude des saints et des anges devant la présence divine, et où les âmes subissent un châtiment par lequel elles sont purifiées ou « purgées », par le « feu », de leurs péchés mineurs ou les péchés non suffisamment repentis pendant leur vie. L'Église orthodoxe n'accepte pas l'idée du purgatoire ou d'une purification par le feu, tout en reconnaissant la nécessité d'une purification après la mort. Sans préciser d'avantage, l'Église orthodoxe enseigne que les prières des vivants pour les défunts contribuent à leur bien-être : Dieu agit selon son bon vouloir, en réponse à les prières des fidèles.

Dans son article « De la mort et de la

résurrection », Mgr Kallistos Ware aborde le refus de certains groupes chrétiens de prier pour les défunts. Il affirme dans cet article que le fondement de la prière pour les défunts est l'amour :

La base, c'est notre solidarité dans l'amour mutuel. Nous prions pour les morts parce que nous les aimons. L'archevêque anglican William Temple appelle de telles prières « le ministère de l'amour » ; et il affirme dans des mots que tout chrétien orthodoxe serait heureux de faire siens : « Nous ne prions pas pour eux parce que Dieu les négligera si nous ne le faisons pas. Nous prions pour eux parce que nous savons qu'il les aime et en prend soin, et nous demandons le privilège d'unir notre amour pour eux à celui de Dieu. » Et comme le dit Pusey : « Le refus de prier pour les morts est une pensée si froide, si contraire à l'amour, que pour cette seule raison, elle doit être fausse. » À partir de là, aucune autre explication ou justification de la prière pour les défunts n'est nécessaire ou même possible. Une telle prière est simplement l'expression spontanée de notre amour les uns pour les autres. Ici, sur terre, nous prions pour les autres ; pourquoi ne pas continuer à prier pour eux après leur mort ? Ont-ils cessé d'exister, au point que nous devrions cesser d'intercéder pour eux ? Vivants ou morts, nous sommes tous membres de la même famille ; ainsi, vivants ou morts, nous intercédons les uns pour les autres. Dans le Christ ressuscité, il n'y a pas de séparation entre les morts et les vivants ; comme le dit le Père Macaire Gloukharev : « Nous sommes tous vivants en lui, et il n'y a pas de mort. » La mort physique ne peut défaire les liens de l'amour et de la prière mutuels qui nous unissent tous dans un seul et même Corps. [...] Quand nous prions pour les défunts, il nous suffit de savoir que leur amour de

Dieu continue de grandir et qu'ils ont ainsi besoin de notre soutien. Laissons le reste à Dieu.

Affirmer que la prière pour les défunts est inutile parce que leur sort est fixé au moment de leur décès non seulement porte atteinte à l'amour, le fondement de vie chrétienne, et aux enseignements concernant le jugement dernier, c'est aussi en quelque sorte vouloir imposer à Dieu la notion du temps tel que nous le connaissons en cette vie. Si, par amour et le souci de procurer aux autres un bien éternel, nous prions pour eux, pourquoi Dieu ferait-il une distinction entre les prières et les bonnes œuvres offertes du vivant de ceux pour qui nous prions et celles offertes après leur passage dans l'autre monde ? Les actions que nous entreprenons pour les défunts peuvent être plus pures que celles pour les vivants, car des vivants nous pouvons toujours couvrir l'espoir de recevoir quelque chose en retour, ce qui n'est pas le cas des défunts, sauf leur propre intercession pour nous. Nous ne savons pas, et peut-être ne le saurons-nous jamais, les effets de nos prières, mais si nous croyons vraiment à la miséricorde et l'amour de Dieu envers les hommes, nous aurons confiance qu'aucune de nos bonnes œuvres ne reste sans fruit.

Dans nos offices pour les défunts, nous prions en particulier pour qu'il soit accordé aux défunts « le repos, l'apaisement, la béatitude », « pour que leur soient remises toutes leur fautes, volontaires et involontaires », « pour qu'ils se tiennent, sans encourir de condamnation, devant le redoutable trône du Roi de gloire », pour que Dieu accorde à leurs âmes « le repos dans le séjour de la lumière, de la fraîcheur et de la paix, en un lieu d'où sont absents la peine, la tristesse et les gémissements » (Office de la Pannychide).

La commémoration des défunts

Saint-Jean de Cronstadt

La Sainte Église Orthodoxe, en Mère attentive, élève des prières quotidiennement, lors de chaque office divin, pour tous ses enfants partis dans le pays d'éternité. Voici comment : à l'office de minuit sont lus les tropaires et les prières pour les défunts, et il est fait mémoire d'eux lors la litanie finale,. De même aux complies. Aux matines et vêpres, lors de la litanie appelée « ardente » : « Aie pitié de nous, ô Dieu ... » Au cours de la Divine Liturgie ils sont commémorés trois fois : à la prothèse, à la litanie après l'Évangile, et après la sanctification des Saints Dons, au moment de l'hymne : « Il est digne en vérité ... »

Ainsi la Sainte Église prie d'elle-même sans interruption, et d'une façon générale, pour tous nos ancêtres, pères, frères et sœurs, qui nous ont précédés. Mais notre sainte obligation à nous, est de nous préoccuper nous-mêmes du salut de l'âme de nos propres défunts qui ne peuvent, dans la vie d'outre-tombe, rien faire de bon pour eux-mêmes, pour les péchés qu'ils ont commis sur terre. Ils espèrent en nous et attendent notre aide, à nous qui

sommes leurs proches, leurs parents, ou qui les avons connus.

Voici cette aide que nous pouvons leur apporter : notre prière offerte avec foi et amour, dans les temples de Dieu et dans les maisons privées ; les œuvres bonnes que nous accomplissons en leur mémoire ; mais le principal et le plus efficace pour obtenir la miséricorde divine à l'égard des défunts, c'est la liturgie pour les morts, ou l'offrande du sacrifice non sanglant pour leur salut. Là, le Seigneur lui-même est secrètement immolé sur l'autel, et par cela, amène la miséricorde divine à pardonner au défunt ses péchés, pour lequel intercède le plus Grand des Intercesseurs, et est apporté le plus Saint et le plus Puissant Sacrifice. Saint Cyrille de Jérusalem dit : « Prions pour tous les défunts pour lesquels est offert sur l'autel le Sacrifice saint et terrible, dans la foi que ces âmes en reçoivent un immense profit. » Les parcelles retirées des prosphores à la mémoire des âmes des défunts, au cours de la Divine Prothèse, sont plongées dans la Sang Vivifiant du Christ,

cependant que le prêtre prononce : « Lave, Seigneur, par ton Sang précieux et les prières de tes saints, les péchés de ceux dont il est fait ici mémoire. » Voilà l'immense signification qu'a pour les défunts, au moment de la Divine Liturgie, l'offrande de prosphores et les diptyques portant leurs noms.

La Sainte Église accomplit à notre demande, un office particulier à la mémoire de chacun de nos parents ou proches défunts, aux jours de leur commémoration ; mais surtout aux dates importantes après leur repos, qui sont le troisième, le neuvième, le quarantième jour, et le jour anniversaire. La commémoration en ces jours-là vient de la tradition apostolique, instituée pour les raisons suivantes :

Au troisième jour, parce que le défunt a été baptisé au nom de Père, du Fils et de l'Esprit Saint, Dieu Unique en la Trinité ; ensuite parce qu'il a conservé les trois vertus théologiques, qui sont la base de notre salut, c'est-à-dire, la foi, l'espérance et l'amour, troisièmement parce qu'il y avait dans son être intérieur trois forces, la raisonnable, la sensible et la volontaire, par lesquelles, tous nous péchons et, comme les actes de l'homme s'expriment de trois façons : action, parole et pensée, en commémorant le troisième jour, nous prions la Sainte Trinité de pardonner au défunt tous les péchés qu'il a commis par ces trois forces en action.

Au neuvième jour, pour que l'âme du défunt soit rendue digne de l'union au cœur des Saints par les prières et l'intercession des neuf ordres angéliques.

Au quarantième jour, en référence à la tradition des Apôtres, qui ont donné force de loi dans l'Église du Christ à la coutume ancestrale des juifs de pleurer les morts pendant quarante jours, la Sainte Église depuis les temps les plus reculés a édifié comme règle de faire mémoire des défunts pendant quarante jours et tout particulièrement le quarantième.

Ainsi que le Christ a vaincu Satan, étant resté quarante jours dans le jeûne et la prière, exactement de même la Sainte Église, offrant durant quarante jours des prières, des dons, et des sacrifices non sanglants en l'honneur du défunt, demande pour lui au Seigneur la grâce de vaincre l'ennemi, le subtil prince des ténèbres, et de recevoir en héritage le Royaume céleste.

La commémoration des défunts au bout d'un an à partir du jour de leur mort, et chaque année suivante s'accomplit afin de renouveler notre amour pour eux par des prières et des œuvres bonnes. Le jour de leur fin est en quelque sorte leur seconde naissance, pour la vie nouvelle éternelle. La Sainte Église a institué de plus des jours particuliers, qu'on appelle « ancestraux », pour une commémoration solennelle et universelle de tous ceux qui sont morts dans la vraie foi. Tels sont :

- Le samedi de Carnaval, c'est-à-dire le samedi précédant la « Semaine des laitages » (ce jour-là sont commémorés en priorité tous les défunts par mort non naturelle, à l'exception de ceux qui se sont suicidés).

- Trois samedis du Grand Carême : le second, le troisième et le quatrième.

- Le lundi ou le mardi de la « semaine de Thomas » (qui suit la « Semaine radieuse » de Pâque) appelés Radonitsa.

- Le samedi précédant la Pentecôte, c'est-à-dire, la veille de la fête de la Sainte Trinité.

- Le samedi précédant le 26 octobre, ou samedi de Dimitri, institué par le Grand Prince Dimitri Ioannovitch Donskoï, pour la mémoire éternelle des guerriers tués sur le champ de bataille de Koulikovo (le 8 septembre 1380).

- Le 29 août, jour de la décollation de Saint Jean le Précurseur.

« Efforçons-nous, dit Saint Jean Chrysostome, d'aider les défunts autant que possible : au lieu de larmes, au lieu de sanglots, au lieu de tombeaux somptueux : nos prières pour eux, des œuvres bonnes et des dons, afin qu'ainsi, et eux et nous, nous recevions les bontés promises ».

Chacun de nous aspire à ce qu'après notre départ de cette vie nos proches ne nous oublient pas et prient pour nous. Pour que ceci s'accomplisse, nous devons nous-mêmes aimer nos proches défunts. De la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous en retour (Lc 6,38), dit la Parole de Dieu. C'est pourquoi, Dieu, et aussi les hommes, se souviendront, au moment de sa mort, de celui qui aura commémoré les défunts.

Prie le Seigneur pour le repos de tes ancêtres, pères et frères défunts, quotidiennement, matin et soir, et que la mémoire de la mort vive en toi, et que l'espérance d'une autre vie après la mort ne s'éteigne pas en toi, et que ton esprit s'humilie chaque jour à la pensée de la rapidité avec laquelle passe ta vie.

L'homme mort est un être vivant : Dieu n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants ; tous en effet vivent pour lui (Lc 20,38). L'âme volette invisiblement auprès du corps, et des lieux où elle aimait se trouver. Si elle est morte dans le péché, elle ne peut se défaire de leurs liens et a un grand besoin des prières des vivants et surtout de l'Église, la très sainte épouse du Christ.

Ainsi donc, prions sincèrement pour les morts, cet immense bienfait est pour eux plus grand que la bienfaisance pour les vivants.

Frères ! Quel est le but de notre vie sur terre ? C'est, suite à notre épreuve dans les afflictions et les malheurs terrestres, et après un perfectionnement progressif dans les vertus avec l'aide des dons bienheureux reçus dans les sacrements, de reposer en Dieu à notre mort : le repos de notre esprit. Voilà pourquoi nous chantons pour les morts : « Fais reposer, Seigneur, l'âme de Ton serviteur ». Nous

désirons pour le défunt le repos, terme de tout désir, et nous prions Dieu pour cela. N'est-il pas déraisonnable alors, de s'affliger énormément à propos des morts ? Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai (Mt 11,28), dit le Seigneur. Voici nos défunts, qui se sont endormis dans une fin chrétienne, ils arrivent à cet appel du Seigneur, et se reposent. Pourquoi alors, s'affliger ?

Qu'est donc notre vie ? Une bougie qui brûle. Il suffit seulement à Celui qui l'a donnée, de souffler dessus, et elle s'éteint. Qu'est-ce que notre vie ? La marche du voyageur : arrivé à une certaine limite, les portes s'ouvrent devant lui, il quitte son vêtement de pèlerin (son corps) et son bâton, et entre dans sa maison. Qu'est-ce que notre vie ? Une guerre longue, sanglante, pour la conquête de la vraie patrie et de la vraie liberté. La guerre est terminée : vous êtes vainqueur, ou vaincu, vous êtes appelé du lieu de la bataille, vers celui du salaire, et vous recevez du Trésorier, soit la récompense et la gloire éternelle, soit le châtiment et la honte éternels.

La prière, c'est le lien en or du chrétien, voyageur et étranger sur terre, avec le monde spirituel dont il fait partie, et surtout avec Dieu ; l'âme est venue de Dieu, et c'est vers Dieu qu'elle retourne toujours à travers la prière. La prière apporte un grand bienfait à celui qui prie : elle apaise l'âme et le corps, elle donne le repos non seulement à l'âme de celui qui prie (Moi,

je vous soulagerai - Mt 11,28), mais aussi à celles de nos ancêtres, pères, frères et sœurs, déjà arrivés.

Voyez l'importance de la prière !

Signification du Kolivo, de l'encensoir et des bougies

Le « kolivo » ou « koutia » consiste en du blé cuit avec du miel. Le blé signifie ici que les morts ressusciteront hors de leurs tombeaux au jour de la Résurrection générale. Ainsi que le grain de blé semé en terre pourrit d'abord et semble mourir, puis renaît et apporte du fruit. Le Sauveur Lui-même a dit à Ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jn 12,24).

Le miel adoucissant le blé désigne les délices dont sera comblé le défunt pour l'éternité.

L'encensoir matérialise le parfum des prières élevées pour le mort, ainsi que le dit le psalmiste : Que ma prière s'élève comme l'encens devant toi (Ps 140,2).

Les bougies sont l'image de ce mystère : celui qui a vécu selon la loi de Dieu, dans la Lumière de la foi Orthodoxe, est transféré de la vie sombre d'ici-bas, vers la Lumière Céleste.

*Considérations extraites de Ma Vie en Christ,
par saint Jean de Cronstadt.
Traduit du russe par N.M.Tikhomirova.*

Épiscopat, ecclésiologie, eschatologie et oecuménisme.

Père Alexandre Schmemmann

<http://www.schmemmann.org/byhim/ecclesiological-notes.html>

1. Une des plus grandes difficultés « œcuméniques » de l'Église Orthodoxe tient en ce que ses formes de pensées et « termes de référence » sont différents de ceux de l'Occident. Et, puisque le mouvement œcuménique a été principalement structuré par les antécédents et présuppositions théologiques occidentales, ses participants Orthodoxes ont été forcés, dès le départ, à exprimer leurs positions et points de vue dans un cadre théologique qui était étranger, ou au minimum différent de celui de la Tradition Orthodoxe. C'est particulièrement vrai en matière d'ecclésiologie. L'Orient Orthodoxe n'a pas eu à subir les controverses politico-ecclésiologiques du Moyen Âge occidental ou de la Réforme. Il est resté libre, dès lors, d'une ecclésiologie « polémique » et « confessionnelle » qui sous-tend le « De Ecclesia » occidental, que ce soit en sa forme catholique-romaine ou protestante, et qui conditionne à un haut degré le débat œcuménique de l'Église. Dans nos propres sources – les Pères, les Conciles, la Liturgie – nous ne trouvons pas de définition formelle de l'Église.

Ce n'est pas parce qu'il y aurait le moindre manque d'intérêt et de conscience ecclésiologique, mais parce que l'Église (dans son approche Orthodoxe du sujet) n'existe pas, et dès lors ne sait

pas être définie, séparément du contenu même de sa vie. En d'autres termes, l'Église n'est pas une « essence » ou un « être » distinct, en tant que tel, de Dieu, de l'homme et du monde, mais est la réalité même du Christ en nous et de nous en Christ, un nouveau mode de la présence et de l'action de Dieu dans Sa Création, de la vie de la Création en Dieu. Elle est don de Dieu et réponse de l'homme et appropriation de ce don. Elle est union et unité, connaissance, communion et transfiguration. Et, puisque pris séparément du « contenu », la « forme » n'a pas de signification (voir la réticence des théologiens Orthodoxes à discuter des problèmes de « validité »), plutôt que des définitions ou formes ou conditions et modalités précises, l'ecclésiologie Orthodoxe est une tentative de présenter une Icône de l'Église en tant que vie en Christ – une Icône qui, pour être adéquate et vraie doit traiter de tous les aspects et non pas seulement des aspects institutionnels de l'Église. Car l'Église est une institution, mais elle est aussi un mystère, et c'est ce mystère qui donne signification et vie à l'institution et, dès lors, est l'objet de l'ecclésiologie.

2. Une telle tentative doit probablement commencer avec l'Église en tant que nouvelle Création. Traditionnellement, l'ecclésiologie

Orthodoxe voir le commencement de l'Église au Paradis, et sa vie en tant que manifestation du Royaume de Dieu. « L'histoire de l'Église commence avec l'histoire du monde. La création même du monde peut être vue comme une préparation à la création de l'Église, parce que le but pour lequel le royaume de la nature a été établi se trouve dans le Royaume de la Grâce. » (métropolite Philarète de Moscou). Dès lors, les dimensions de base de l'ecclésiologie Orthodoxe sont cosmiques et eschatologiques.

D'un côté, en Christ, le Fils Incarné de Dieu, le nouvel Adam, la Création trouve non seulement rédemption et réconciliation avec Dieu, mais aussi son accomplissement. Christ est le Logos, la Vie de toute vie, et cette vie, qui a été perdue à cause du péché, est restaurée et communiquée en Christ, en Son Incarnation, Sa mort, Sa Résurrection, et Sa glorification, à l'homme et à travers lui à la Création entière. La Pentecôte, la descente du Saint-Esprit, le Donateur de Vie, n'est pas le simple établissement d'une institution dotée de pouvoirs et autorités spécifiques. C'est l'inauguration d'une nouvelle ère, le début de la vie éternelle, la révélation du Royaume qui est « joie et paix dans le Saint-Esprit. » L'Église est la présence continue de la Pentecôte en tant que puissance de sanctification et de transfiguration de toute vie, en tant que grâce qui est connaissance de Dieu, communion avec Dieu et, en Dieu, avec tout ce qui existe. L'Église est la Création telle que renouvelée par le Christ et sanctifiée par le Saint-Esprit.

Mais, de l'autre côté, le Royaume que le Christ inaugure et que le Saint-Esprit accomplit n'est pas de ce monde. « Ce monde », en rejetant et condamnant le Christ, s'est lui-même condamné ; dès lors, nul ne sait entrer dans le Royaume sans mourir au monde au sens réel, c'est-à-dire en le rejetant avec son auto-suffisance, sans placer toute foi, espérance et amour dans « le siècle à venir », dans « le jour sans crépuscule » qui se lèvera à la fin des temps. « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3,3). Cela signifie que bien que l'Église demeure dans le monde, sa véritable vie est une expectative de tous les instants et une anticipation du monde à venir, une préparation pour ce monde, un passage dans la réalité qui en ce monde ne sait qu'être expérimentée en tant qu'avenir, en tant que promesse, en tant que gage de ce qui est encore à venir. Les fruits de l'Esprit (joie, paix, sainteté, vision, connaissance) sont réels, mais leur réalité est celle de la joie que le voyageur a lorsqu'à la fin d'un long voyage, il voit enfin la splendide ville vers laquelle il se dirige – et cependant, en laquelle il doit encore entrer. L'Église révèle et offre en vérité dès maintenant le Royaume à venir, et la Création devient nouvelle lorsqu'elle meurt à elle-même en tant que « ce monde » et devient soif et faim pour consommer toutes choses en Dieu.

3. C'est le mystère de l'Église en tant que nouvelle Création en ses 2 dimensions – la cosmique et

l'eschatologique – qui nous révèle la signification et la structure de l'Église en tant qu'institution. La nature de l'institution peut être appelée sacramentelle, et cela ne signifie pas seulement une inter-dépendance donnée ou statique entre le visible et l'invisible, la nature et la grâce, le matériel et le spirituel, mais aussi, et en premier lieu, l'essence dynamique de l'Église en tant que passage de ce qui est ancien à ce qui est nouveau, de ce monde au monde à venir, du royaume de la nature au Royaume de la Grâce. L'Église, en tant que société et organisation visible, appartient à ce monde ; elle en fait vraiment partie. Et elle doit en faire partie parce qu'elle est « instituée » pour représenter et pour se tenir devant le monde, pour assumer toute la Création. Il appartient donc à « l'institution » même de l'Église d'être un peuple, une communauté, une famille, une organisation, une nation, une hiérarchie ; en d'autres mots, pour assumer toutes les formes naturelles de l'existence humaine dans le monde, dans le temps et l'espace. Elle est une continuité organique avec l'entière de la vie humaine, avec la totalité de l'histoire humaine. Elle est la « pars pro toto » de la Création tout entière. Et cependant, elle n'est tout ceci qu'afin de révéler et manifester la véritable signification de la Création en tant qu'accomplissement en Christ, pour annoncer au monde sa fin et l'inauguration du Royaume. « L'institution » est dès lors le sacrement du Royaume, le moyen par l'Église devient toujours ce qu'elle est, toujours s'accomplit en tant que l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique, en tant que Corps du Christ et Temple du Saint-Esprit, en tant que nouvelle vie de la nouvelle Création. L'acte de base de cet accomplissement, et dès lors la véritable « forme » de l'Église, c'est l'Eucharistie : le Sacrement dans lequel l'Église accomplit le passage, la Pâque, allant de ce monde au Royaume, offrant en Christ la Création entière à Dieu, le voyant comme « ciel et terre remplis de Sa gloire », et participant à la vie immortelle du Christ à Sa table dans Son Royaume.

4. Cette nature sacramentelle de l'Église révèle la véritable signification de la « notae » universellement acceptée par laquelle nous confessons l'Église comme Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Chacun de ces termes s'applique tant à l'institution qu'à son accomplissement, la forme et le contenu, la promesse et sa réalisation. L'Église est Une, Sainte, Catholique et Apostolique, et elle doit constamment s'accomplir elle-même en unité, sainteté, catholicité et apostolicité. Son unité visible est à réaliser en tant que contenu même de la vie nouvelle (« qu'ils soient uns comme Nous sommes Un ») et en tant qu'unité de tout en Dieu et avec Dieu. La sainteté objective de sa vie (les dons de grâce et de sanctification qui s'écoulent de tous ses actes) est à accomplir et à réaliser dans la sainteté personnelle de tous ses membres. La catholicité (la plénitude absolue de l'Évangile qu'elle annonce et la vie qu'elle communique) doit croître dans la « plénitude » de la foi et de la vie de chaque communauté, de chaque Chrétien, et de l'Église entière. Son apostolicité (son

identité dans le temps et l'espace avec le plérôme de l'Église manifesté à la Pentecôte) est à préserver entière et non-dénaturée par chaque génération, toujours et partout.

5. Dans ce monde, l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique se manifeste en tant que pluralité d'Églises, chacune étant à la fois une partie et le tout. C'est une partie parce qu'elle ne sait être l'Église que lorsque dans l'unité avec toutes les Églises et en obéissance à la vérité universelle ; et cependant aussi en totalité parce que dans chaque Église, en raison de son unité avec l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique, le Christ total est présent, la plénitude de la grâce est donnée, la catholicité de la vie nouvelle est révélée. L'unité visible de toutes les Églises en tant qu'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique est exprimée et préservée dans l'unité de la Foi, l'unité de la structure sacramentelle, et l'unité de vie. L'unité de Foi a sa norme et son contenu dans la Tradition universelle. L'unité de structure sacramentelle est préservée par la succession apostolique, qui est la continuité visible et objective de la vie et de l'ordre de l'Église dans le temps et dans l'espace. L'unité de vie se manifeste dans la prévenance active de toutes les Églises les unes pour les autres et toutes ensemble pour la mission de l'Église dans le monde.

6. L'organe de l'unité dans l'Église c'est l'épiscopat. « L'Église est dans l'évêque. » Cela signifie que dans chaque Église, le ministère personnel de l'évêque est de préserver la plénitude de l'Église, c'est-à-dire son identité et sa continuité avec l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique ; d'être l'enseignant des traditions universelles ; d'être celui qui offre l'Eucharistie qui est le Sacrement de l'unité ; et le pasteur du peuple de Dieu dans son pèlerinage vers le Royaume. Par la vertu de sa consécration par d'autres évêques et par son appartenance à l'épiscopat universel, il représente, il rend présent et unit son Église à toutes les Églises et représente toutes les autres Églises, et dès lors l'Église entière, au sein de sa propre Église. En lui chaque église est vraiment partie de l'entière de l'Église, et l'entière de l'Église est vraiment présente en chaque Église. Dans la Tradition Orthodoxe, l'unité de l'épiscopat, et en particulier l'organe de cette unité, un synode ou concile d'évêques, est l'expression suprême de l'enseignement et de la fonction pastorale de l'Église – la bouche inspirée de l'Église entière.

Mais « l'évêque est dans l'Église », et cela signifie que ni un seul évêque ni l'épiscopat dans son entièreté ne sont au-dessus de l'Église, ou (pour citer ici une célèbre formule), pour agir et enseigner « ex sese et non ex consensu Ecclesiae. » C'est au contraire l'identification complète de l'évêque avec le

consensus Ecclesiae et sa totale obéissance à ce consensus, à son enseignement, à sa vie, et sainteté, de même que son unité organique avec le peuple de Dieu, qui font de l'évêque l'enseignant et le gardien de la vérité. Car dans l'Église, nul n'est sans l'Esprit Saint, et d'après l'Encyclique des Patriarches d'Orient, la préservation de la vérité est confiée à l'entière du peuple de l'Église. Dès lors l'Église est à la fois hiérarchique et conciliaire, et les 2 principes, non seulement ne sont pas opposés l'un à l'autre, mais sont essentiels dans leur inter-dépendance pour la pleine expression du mystère de l'Église.

7. L'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique doit nécessairement exister dans le monde en tant qu'Église Universelle ordonnée et visiblement unie, et c'est la fonction et le charisme des primats de servir de centres de communion, d'unité et de coordination. Il y a des primautés locales et régionales (métropolitains, patriarches) et une primauté universelle. L'ecclésiologie n'a jamais nié que traditionnellement, cette dernière appartenait à l'Église à Rome. Cependant, c'est l'interprétation de cette primauté en terme d'infailibilité personnelle du pontife romain et de sa puissance de juridiction universelle qui a amené à son rejet par l'Orient Orthodoxe.

8. L'Église Orthodoxe affirme avoir préservé de manière inaltérée et entière la Foi et les traditions « transmises une fois pour toutes aux saints. » Face aux tragiques divisions entre Chrétiens, elle affirme que le seul chemin de réunion, c'est la restauration de cette unité de Foi qui seule permet à chaque Église de voir les autres Églises comme étant cette même Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

9. L'Église est à la fois « in statu patriae » et « in statu viae. » Comme « Christ en nous », en tant que manifestation du Royaume et Sacrement du monde à venir, sa vie est déjà remplie de « la joie et la paix du Saint-Esprit, » et c'est cette joie Pascale qu'elle exprime et reçoit dans le culte liturgique, dans la sainteté de ses membres, et dans la communion des saints. En tant que « nous en Christ, » elle est en pèlerinage et en attente, en repentance et en lutte. Et par dessus tout, elle est mission, car son appartenance au monde à venir, la joie qui en Christ est entrée dans le monde, et la vision du monde transfiguré lui sont données afin qu'elle puisse témoigner du Christ en ce monde, et puisse sauver et racheter en Lui la Création tout entière.

*Communication à l'Institut de Théologie Contemporaine,
Montréal, juillet 1965.
Publiée dans le « Saint Vladimir's Seminary Quarterly », Vol.
11, N° 1, 1967, pp. 35-39*

Baptême de Luka – décembre 2009 – 6° dans l'église :**Baptême de Michel – Mai 2010 :****Pâque – Epitaphios de Mère Marie****Michel et son parrain Maurice****Son épouse et son fils****Pèlerinage de la paroisse St Séraphim****Saint Jean-Baptiste :**